

Présentation

Jovette Marchessault. A-ma-zone / Écrire dans la marge

Claudine Potvin

Volume 16, numéro 2 (47), hiver 1991

Jovette Marchessault

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200893ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200893ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Potvin, C. (1991). Présentation : Jovette Marchessault. A-ma-zone / Écrire dans la marge. *Voix et Images*, 16(2), 214–215. <https://doi.org/10.7202/200893ar>

Présentation

Jovette Marchessault. A-ma-zone / Écrire dans la marge

par Claudine Potvin, Université de l'Alberta

Autodidacte, Jovette Marchessault se situe d'emblée hors de l'institution littéraire. Parallèlement, elle dessine dans ses écrits et dans ses portraits de femmes telluriques une géographie sacrée qui ramène la création des femmes sur la place publique, replace le sujet et son désir/femme, voire l'écrivante, en son lieu. Fiction romanesque ou dramatique. Double mouvement du texte qui s'écrit en périphérie, contre, en dehors de, en rejet, en marge d'un autre texte dit central, mais en même temps qui se donne comme mémoire, matrice, creux, ramassage, collection, naissance. Ainsi, les fictions de Jovette Marchessault opèrent un déplacement puisqu'elles instaurent un espace autre qui parachute le discours « marginal » au beau milieu de la page, remettant en question jusqu'à un certain point les notions mêmes de centre et de périphérie.

Cependant, bien que l'institution tende à récupérer ses marges, on peut encore se demander quelles sont les chances d'une écriture comme celle de Marchessault de faire son chemin jusqu'au centre. Minimales, semble-t-il. La bibliographie fait état de très peu d'études analytiques, essentiellement de comptes rendus. Pourtant, la production de l'auteure justifie mal ces silences. Sans doute les textes renversent-ils trop de structures, mentales, sociales, culturelles, sexuelles, raciales, spirituelles, structures patriarcales avant tout.

C'est cet éclatement des signes que Louise Forsyth a exploré au niveau dramatique. Elle montre comment Jovette Marchessault invente une « réalité », une nouvelle mise en scène, qui échappe aux modèles de la représentation phallogratique, permettant à la femme de « prendre sa place » dans le champ culturel, autorisant ainsi sa « reconnaissance » comme être humain intégral. Lori Saint-Martin propose également une réflexion féministe en centrant son analyse sur le rapport mère-fille exploré dans les trois courts textes de **Tryp-tique lesbien**. Révisant en partie la théorie psychanalytique sur cette question, l'auteure de l'article refuse de lire la mythologie matriarcale à partir des notions de rejet et de séparation. Selon cette dernière, du mythique au réel, de la figure cosmique au corps lesbien,

les mères de Jovette Marchessault représentent plutôt la force, la mémoire, la solidarité, la vitalité, et en ce sens, elles permettent d'imaginer de nouveaux rapports entre femmes.

Dans un autre ordre d'idées, Gloria F. Orenstein continue sa lecture de Marchessault à partir de la perspective chamaniste, lecture amorcée dès la parution du premier roman de Jovette Marchessault. Elle s'intéresse cette fois à sa dernière pièce, le **Voyage magnifique d'Emily Carr**, et y reprend le motif de la création comme voyage visionnaire et initiatique. C'est cette approche qu'Anthony Purdy conteste dans son étude sur **Des cailloux blancs dans la forêt obscure**, lui reprochant d'avoir limité le texte de Jovette Marchessault à un code de lecture quelque peu réducteur. Cherchant à démasquer et à ouvrir un texte « trop » clôturé par une critique figée, Purdy s'arrête lui-même sur l'appareil paratextuel qui accompagne le troisième roman de la trilogie dans le but d'en signaler la complexité et la richesse, d'une part, et de repérer de nouvelles pistes de lecture à parcourir, d'autre part.

Le dossier invite en ce sens à relire les écrits de Jovette Marchessault à partir d'une perspective critique élargie. Si l'auteure elle-même refuse de se laisser cataloguer et de « prendre la place » que l'institution littéraire semble parfois vouloir lui assigner, ce que l'entrevue révèle, une sémiotique de l'espace féminin et du mouvement inscrite dans les textes témoigne de nombreux déplacements/transferts dont il faudra davantage tenir compte dans l'avenir.